

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 14 (1876)
Heft: 25

Artikel: Physionomie de New-York
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-183806>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 01.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Pst !

Riquiet Pibot n'étai pas 'na crouie dzein, et portant on avâi lo diablio po lâi férè dâi farcés. L'est veré que l'étai on ami tatipotse et on bobet à quoi n'étai pas molési dè férè eincrairé que lè pétubliès sont dâi falots. On dzo que modâvè contrâ la gâra de Lozena po s'aguelhi su on wagon, po allâ à Yverdon, reincontré pè Pinpinet on part dè lulus, dâi tot bons, que sè desiron : Vouaïque Riquiet qu'a met sa ramure, s'bâyî iô va ? lâi ein faut férè iena.

— Salu Riquiet, que lâi diont, iô vas-tou !
 — A Yverdon.
 — Pè lo tsemin dè fai ?
 — Lo bon san !
 — Dis vâi ; quand te vas su lo trein, pâyè-tou ton beliet ?

— Dè bio savâi que pâyo.

— Eh bin t'é onco on rudo Janô. Du la révejon cein a tsandzi et quand l'est qu'on voiadzè dein lo canton, lè Vaudois ne sont pas d'obedzi dè pâyî ; n'ia què lè z'étrandzi dâo défrou et lè noutro que sont prâo bête po sè laissi carottâ que pâyon.

— Adon coumeint faut-te férè ?

— Quand cé que baillé lè beliets té démandé l'ar-dzeint, té faut lâi férè torche-mireau, te sâ : l'allondzè lo dâi, te lo té passè coumeint on einludzo devant lo nâ ein faseint *pst* ! et l'est bon.

Et tandique barjaquâvon, ion dè clliâo z'estafiers fâ état d'allâ à la pousta et tracé à la gâra, pâyè d'avanco lo beliet à Riquiet et fâ s'n'aleçon à césique que veind lè cartés.

Quand Riquiet arrevâ à la gara, s'einsatè eintrêmi clliâo petitès baragnès pa allâ vai lo quintset et déemandé :

— Un biyet pou Yverdon.
 — Deux francs cinq !
 — Pst !
 — En règle, passez !

Et noutron lulu, tot ébâyî, ne poivè pas s'ein ravâi. Tè bombardâi, se sè désâi, que n'ausso pas cein su pe vito ! mâ ora que cognâisso lo truque, l'est bon... *Pst* !... tè ráodzâi te pas cein que c'est què dè savâi lè z'afférès, c'est portant bin ési : *pst* !

L'arrevâ à Yverdon, fâ sè coumechons et quand vollie reinmodâ contrâ Lozena, ye va démandâ on beliet à la gâra.

— Un biyet pou Lausanne.
 — Deux francs cinq !
 — Pst !
 — Deux francs cinq !
 — Pst !
 — Je dis : deux francs cinq centimes !
 — Psst !

L'hommo dâi beliets ne cognessâi pas lo truque li ; assein l'envouia lo pourro Riquiet sè promenâ ein lâi descent : « Payez, ou débarrassez-vous de par là, espèce de taupier en vacances ! » Riquiet vollie recilliamâ, mâ nion ne l'atiutâ, bin lo contréro, on sè fote dè li et se bo et bin d'obedzi dè pâyî po retornâ à Lozena, io l'arrevâ einradzî.

Reincontré lè gaillâ dâo matin.

— Eh bin ! cein a-te bin djuï, l'afférè, que lâi desiron.

— Oh câisi-vo ! à Lozena, oï; mâ à Yverdon, n'ia pas z'u dè nâni, clliâo tsaravoutés m'ont fâ pâyî et n'ont rein volliu oûrè quand y'é recilliamâ.

— N'ia pas moian ! C'est dâi larro. Te n'as peté-trèpas su férè lo signo : coumeint as-tou fâ ?

— Y'é fâ coumeint à Losena : Pst !

— Ah ! hâ ! t'as fâ torche-mireau avoué la balla man, à Lozena ?

— Oï.

— A Yverdon assein ?

— Oï.

— Eh bin, ma fâi, t'as z'u too, Riquiet ; dû que l'étai po reveni, te faillai férè torche-mireau avoué la patta gautse !



Physionomie de New-York.

Les personnes qui se rendent à l'exposition de Philadelphie y arriveront avec une singulière opinion des Etats-Unis, si elles jugent le pays d'après la métropole commerciale de cette nation, car voici une très humoristique physionomie de New-York, telle que nous la trouvons dans le récit d'un voyageur.

« Broadway, Third avenue, Wallstreet, des fleuves humains roulants, des chariots, des cars, des porteurs de journaux, des nègres, des chiens, une multitude grouillante qui court, boit, mange, se bouscule, chacun ardent et calme, la démarche enfiévrée et le visage impassible, l'œil gris traversé parfois d'un éclair bleuâtre, n'évitant personne ; sur la chaussée, des omnibus au galop, regorgeant de monde assis, debout, dedans, sur les passerelles, à côté, derrière, escortés d'une nuée de *new boy* agiles, importuns comme des moustiques, qui courrent, bourdonnent et piaillent, sautillant d'une voiture à l'autre ; des tramways lancés à toute vitesse, courant quatre ou cinq de front au milieu de la population houleuse, traînés au galop par des chevaux ruisselants de sueur, qui trempent à la hâte leurs naseaux fumant dans des tonneaux posés à côté des rails, puis repartent essoufflés ; les maisons couvertes d'affiches, dont le papier s'effrite comme une darter multicolore ; des poutres sortant de fenêtres borgnes et secouant sur vous d'étranges enseignes qui ressemblent à des oripaux ; en haut, des fils télégraphiques en si grand nombre qu'ils font l'effet de toiles d'araignées.

» Si l'on se risque dans le courant, on est enlevé, bousculé, criblé de coups de coude ; il ne faut pas y faire attention, mais les rendre au centuple, personne ne s'en fâche ; on a bien le temps vraiment ; c'est ici le *fast people*. Si l'on s'arrêtait à jeter des pierres à tous les chiens qui aboient, on n'arriverait jamais, » Voilà un dit-on turc mis en pratique, non pas en Turquie, mais en Amérique.

» D'étranges accouplements : des hommes portant un chapeau à haute forme en soie, un habit boutonnant sur la peau et un pantalon troué ; des fem-

mes vêtues d'étoffes neuves, empesées et brillantes, avec des bottines éculées ; d'autres, d'aspect plus relevé, ayant des bracelets d'or et des manchettes sales ; un individu déguenillé lisant le journal à côté d'un monsieur à breloques qui mange un sandwich ; des voitures peintes à fresque, traînées par de lamentables haridelles ; des boutiques où l'on vend des légumes et des vieux habits, au pied de maisons d'assurances hautes comme le Louvre et dorées sur tranche ; des trottoirs formés de planches branlantes ou du granit le plus magnifique ; en face de palais splendides, d'infestes échoppes dans l'ombre desquelles se pelotonne un juif sordide comme un ver au cœur d'un fruit gâté. Singulier édifice que l'Amérique ; moitié marbre et moitié plâtre. »

La télégraphie en temps de guerre. — Autant les avantages de la télégraphie électrique sont merveilleux en temps ordinaires, autant ils peuvent être contestés en temps de guerre. Chacun sait que l'ennemi qui envahit un pays commence par couper les fils conducteurs et intercepte ainsi tout rapports entre les armées et les habitants du pays attaqué. Les départs de ballons ne sont qu'une ressource incertaine et précaire ; et il est d'ailleurs impossible de faire pénétrer un ballon dans une ville assiégée ou investie.

On espère cependant pouvoir faire voyager l'électricité qui porte un message sans lui faire prendre la route d'un fil métallique tendu d'une station à l'autre. Le courant établirait les communications par des routes insaisissables à l'ennemi, et à l'abri de tout accident.

Le problème serait résolu en utilisant un courant électrique qui existe constamment dans la terre, et dont on peut reconnaître l'existence d'un lieu à un autre. On appelle ce courant naturel, *courant tellurique*.

Un habile physicien de Paris, M. Bourbouze, a constaté l'existence de ce courant tellurique, c'est-à-dire parcourant la terre, et dans ce courant il a vu un moyen de transmission des dépêches sans fil. Les résultats qu'il a déjà obtenus sont vraiment merveilleux. En se plaçant entre deux localités éloignées, ce physicien opère sur les courants telluriques de manière à les forcer de transmettre un signal, d'après la volonté des opérateurs et sans aucun autre moyen intermédiaire.

Nous avons été témoin récemment d'une assez jolie scène :

Deux cochers de fiacre se prirent subitement de bec dans un embarras de voitures qui les mettait en présence. Dans la chaleur du conflit, et pour appuyer ses arguments, l'un d'eux crut devoir se servir de son fouet et, en vrai maladroit, sangla le visage du client de son adversaire, qui attendait impatiemment l'issue de cette désagréable rencontre.

— Ah ! tu veux abîmer mon Anglais, s'écria l'autre avec une indignation facile à comprendre, tu vas voir comment je vais arranger le tien !

Effectivement, la lutte se poursuivit avec acharnement sur le dos des deux malheureux touristes, qui sont encore sous le coup de l'exaspération que

leur a suscitée cette manière de procéder aussi inouïe qu'inattendue.

Les épis.

Dans un champ tout doré d'une riche moisson,
Un laboureur et sa famille,
Armés chacun d'une faufile,
De ça, de là dépouillaient maint sillon,
Quand, près d'eux, un épis levant sa tête altière,
Disait à ses voisins : — Allons, levez le front ;
Voyez le mien, vous me faites affront :
J'ai honte d'être votre frère,
Quand je vous vois inclinés vers la terre.
Un autre épis lui répondit soudain :
— Gardez pour vous votre dédain.
Savez-vous pourquoi vous levez tant la tête ?
Parce qu'elle est vide de grain.
Lorsqu'une tête est vide,
Il n'est pas surprenant que l'orgueil y réside.

(Extrait de la *Ferme*). F. V.

A la caserne :

« — Sans vous commander, sergent, pourreriez-vous me faire celui de me dire approximativement ce que c'est qu'un candidat libéral ?
« — Fusilier Bideau si vous auriez comme moi reçu-z-une éducation supérieure, vous saurriez que libéral, c'est comme qui dirait généreux... Par ainsi donc, suivez-moi-z-à la cantine vivement, et tâchez de vous comporter comparativement-z-à mon égard en soldat militairement libéral. »

Examen de recrues. — Nous sommes dans le voisinage de la Garonne.

L'officier : Etant donné que suivant le règlement de la science, notre père Adam avait ostensiblement 317 pieds de hauteur, d'une part ; et que sustan- tivement il descendait des singes, d'autre part, je vous prie de me dire de quelle taille devaient être ces derniers ?

La recrue : — Sandis, capédébious, les sinzé, les sinzé, ils étaient télémann, télémann grann qu'ils sé perdaient dans la nuit dé tann.

L. MONNET.

AVIS

Les *Causeries du Conteuse Vaudois* sortent de presse. Elles seront expédiées aux souscripteurs, par la poste, dès lundi, et nous pensons que tous seront servis dans le courant de la semaine prochaine.

PAPETERIE L. MONNET

PAPIER POUR FLEURS

Lanternes vénitaines, ballons et petites bougies pour illumination.

LAUSANNE — IMPRIMERIE HOWARD-DELISLE ET F. REGAMEY